

## **Tout est encore possible**

### **La notion d'épreuve dans trois pièces montées par Claude Poissant et Patrice Dubois**

Christian Saint-Pierre

---

Number 144 (3), 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/67747ac>

[See table of contents](#)

---

#### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

#### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

---

#### Cite this article

Saint-Pierre, C. (2012). Tout est encore possible : la notion d'épreuve dans trois pièces montées par Claude Poissant et Patrice Dubois. *Jeu*, (144), 60–64.

CHRISTIAN  
SAINT-PIERRE

# TOUT EST ENCORE POSSIBLE

## La notion d'épreuve dans trois pièces montées par Claude Poissant et Patrice Dubois

Devant les terribles conséquences du capitalisme. Devant les atrocités commises par les dirigeants des grandes compagnies au nom du sacro-saint profit. Devant l'implication honteuse des membres de nos gouvernements dans ces dossiers. Devant autant d'immoralité, comment réagir ? Quelles actions entreprendre ? Quelles postures adopter ? Face à l'horreur de ce qui se commet en leur nom, plusieurs Occidentaux ressentent de la culpabilité, du dégoût, et souvent une terrifiante impuissance. La situation en pousse heureusement certains, galvanisés par l'injustice, à militer, à s'opposer, à manifester leur désaccord ou à exprimer leur dissidence. Les autres, étonnamment nombreux, qu'ils soient aveuglés, engourdis, égoïstes, narcissiques ou blasés, paraissent plus ou moins indifférents au sort de leurs semblables. Mais il arrive que le destin place sur leur chemin un événement traumatique, un choc, un accident, un cataclysme, une maladie grave, un attentat ou une fusillade, autrement dit une expérience éprouvante qui, aussi brutal que cela puisse paraître, les fait entrer dans une certaine forme de vérité, les incite à prendre contact avec la réalité et à adopter une authenticité nouvelle.

C'est alors que l'épreuve, au sens tragique, celui explicité par le philosophe François Chirpaz, s'avère un concept extrêmement éclairant :

L'épreuve est douleur de la vie et de la pensée, mais elle est aussi *passage* car nul ne peut demeurer dans la vie sans espérer une réconciliation avec cette vie même. L'épreuve tragique est, en ce sens, comme une trajectoire entre déchirure et réconciliation. Une réconciliation qui n'est pas simple retour à ce que la vie était avant le temps de l'épreuve car le passage par l'épreuve, le *pathéi mathos*, a institué la conscience humaine à un autre niveau, là où elle a appris la gravité d'avoir à vivre comme un homme. Comme elle a appris la gravité des mots qui s'attachent à le dire. *Le tragique n'est pas désespoir de la vie, il est la conscience de sa gravité*<sup>1</sup>.

L'épreuve est donc non seulement à considérer comme une force qui agit sur quelque chose dans le but d'en vérifier la résistance, ou encore une souffrance ou un danger qui éprouve le courage, qui sonde les limites d'un individu, mais aussi comme une forme de rite de passage, un procédé qui permettrait d'accéder à une certaine lucidité devant l'existence, une plus vaste compréhension de la condition humaine. On dit d'ailleurs qu'une

1. François Chirpaz, *Dire le tragique et autres essais*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 36.



*Tristesse animal noir* d'Anja Hilling, mise en scène par Claude Poissant (Théâtre PàP/Espace GO, 2012). Sur la photo : Claude Gagnon (Oskar), Robin-Joël Cool (Flynn), David Boutin (Paul), Stéphane Demers (Martin) et Pascale Desrochers (Jennifer). © Caroline Laberge.

épreuve transforme quelqu'un, qu'elle est le premier pas vers un ailleurs, un renouveau, une rupture nette avec sa vie d'avant. Cela se fait rarement sans embûches, ou bien sans séquelles, mais survivre à une épreuve, surmonter la crise et les bouleversements intérieurs qu'elle occasionne peut s'avérer hautement bénéfique.

Voilà bien un motif, celui de l'épreuve tragique, qui est souvent présent dans la dramaturgie européenne contemporaine, plus particulièrement du côté de l'Allemagne et de la Grande-Bretagne. C'est aussi le cas dans une certaine dramaturgie états-unienne, surtout, on s'en doute, depuis les événements du 11 septembre 2001. Je pense notamment à Brian Sloan (*WTC View*), Neil LaBute (*The Mercy Seat*) et Anne Nelson (*The Guys*), des auteurs qui, soit dit en passant, sont peu ou pas du tout montés chez nous. La saison dernière, Claude Poissant mettait en scène *Tristesse animal noir* de l'Allemande Anja Hilling<sup>2</sup>, et *Après moi, le déluge* de la Catalane Lluïsa Cunillé<sup>3</sup>. Patrice Dubois créait quant à lui *Dissidents*, la plus récente pièce de Philippe Ducros<sup>4</sup>, en plus d'y tenir le premier rôle. Les trois productions, qui plaçaient adroitement le

spectateur face à ses agissements, s'adressaient à lui en tant que membre d'une collectivité et même en tant que citoyen du monde, donnaient aussi à voir des héros radicalement transformés par des épreuves de taille. Nonobstant la qualité de ces spectacles, nous avons choisi de nous en tenir ici à une analyse dramaturgique des œuvres.

### ***Tristesse animal noir***

Dans la pièce de Hilling, les survivants d'un feu de forêt voient leur vie à jamais bouleversée. Amis, parents et amants, hommes et femmes dans la trentaine ou la quarantaine, vautés dans la banalité de leur quotidien, obnubilés par leurs petits problèmes, goûtent soudain à la souffrance, celle que l'on ressent quand les flammes lèchent sans répit et que la fumée se glisse invariablement dans les poumons. Oskar perd un bras. Jennifer, ses cheveux. Paul, sa compagne et son enfant. Tous feront le deuil de leurs nombreuses illusions. Même Martin, celui qui tient obstinément à paraître inchangé, finira par avouer à Oskar, qui fut son amant : « Qu'est-ce que tu crois. Tu crois. Que je peux encore. Tout simplement. Me promener en forêt. Il n'y a pas qu'à toi. Que ça laisse des traces. Il n'y a pas que toi. Qui a perdu quelque chose. J'ai démissionné. Je ne peux plus continuer comme avant. Moi aussi je suis triste<sup>5</sup>. »

2. Texte : Anja Hilling. Traduction : Silvia Berutti-Ronelt. Mise en scène : Claude Poissant. Coproduction du Théâtre PàP et de l'Espace GO, présentée à l'Espace GO du 17 janvier au 11 février 2012.

3. Texte : Lluïsa Cunillé. Traduction : Geneviève Billette. Mise en scène : Claude Poissant. Production du Théâtre de Quat'Sous, présentée du 21 février au 18 mars 2012.

4. Texte : Philippe Ducros. Mise en scène : Patrice Dubois. Production du Théâtre PàP, présentée à l'Espace GO du 6 au 31 mars 2012.

5. Anja Hilling, *Tristesse animal noir* (précédé de *Mousson*), Éditions Théâtrales, Montreuil, 2011, p. 167.

L'incendie sera l'épreuve, le traumatisme qui amènera les personnages à expérimenter l'imminence de la mort, qui leur fera prendre conscience de la fragilité de la vie – sans oublier qu'il les dépossédera d'une bonne partie de ce qu'ils tenaient pour acquis. Mais l'accident, fruit de leur insouciance, cruel rappel de leur inconscience – puisque le feu pourrait bien avoir été déclenché par une cigarette ou le barbecue mal éteint –, fera également naître en eux un sentiment de culpabilité. La culpabilité qui surgit quand on constate que nos actes ont des effets sur le reste du monde, sur les êtres humains aussi bien que sur la faune et la flore, quand on constate que nos décisions individuelles ont des impacts sur la collectivité à laquelle on appartient.

L'un des protagonistes, moins bien armé, gravement endeuillé, plus profondément atteint, choisira de se donner la mort. Mais certains parmi les autres, se servant de leur culpabilité comme d'un tremplin, de l'épreuve comme d'une occasion unique, trouveront un nouveau sens à leur vie, de nouveaux rêves, de nouvelles croyances. Comme si, la forêt disparue, envolée en fumée, ils avaient enfin pu élargir leurs horizons, trouver leur place, relier leur destin à celui des êtres qui les entourent. C'est principalement le cas d'Oskar, l'artiste, celui à qui l'incendie a, pourrait-on dire, ouvert les yeux. C'est celui qui ressent le plus vivement la faute, la responsabilité. Quand, à la toute fin du spectacle, apparaît l'installation qu'il a créée, on se dit que c'est ce que la tragédie, celle qui s'est jouée en forêt, pouvait enfanter de plus beau : une œuvre d'art, le vibrant témoignage d'un survivant, une création qui est bien entendu une métaphore de la pièce à laquelle nous assistons.

Six mois plus tard. Une exposition. Très médiatisée et aussi controversée. Une installation dans une halle loin de tout. De la ville et de la forêt. Un feu. Artificiel et beau. Bleu dans le bas jaune vers le haut orange sur les côtés. Des copies de lumière laser. Interdiction de fumer. Entrée libre, mais seulement sans chaussures. Les chaussures et les chaussettes sont gardées à l'entrée. Des pas sur de la mousse des bâtons et de l'herbe. De l'herbe chaude. À côté d'une poubelle. Dans laquelle il n'y a rien. Sauf des papiers. Et un bras. Un bras de poupée. Musique. Elvis. *Always on My Mind*. L'original. Canicule. Canicule provoquée par des projecteurs des radiateurs et des bougies. D'authentiques bougies. Collées avec de la cire sur le sol, le sol en pierre. Sans danger. Mais quand même authentiques. Pas d'arbres. Pas d'arbres, mais un jeu. Un jeu d'ombres parmi toute cette lumière. D'abord l'ombre d'un arbre. L'ombre devient plus petite plus étroite de plus en plus profonde. Jusqu'à ce qu'il reste un tas sur le sol. Un tout petit tas d'ombre. Jusqu'à ce que l'ombre de l'arbre soit devenue celle d'un animal. Puis l'obscurité. Puis retour au début. En boucle<sup>6</sup>.

6. Anja Hilling, *ibid.*, p. 173-174.

## **Après moi, le déluge**

L'action de la pièce de Cunillé se déroule dans une chambre d'hôtel à Kinshasa. Un Européen, homme d'affaires, y rencontre un Africain qui veut lui confier son fils, autrement dit lui donner son enfant pour qu'il ait droit à un meilleur avenir. Une interprète, elle aussi occidentale, leur sert d'intermédiaire. Précisons que l'Africain n'est pas présent sur scène, c'est-à-dire qu'il n'est pas incarné par un comédien. Les deux autres personnages le voient et l'entendent, mais pas le spectateur, ce qui laisse un espace très fertile à l'imagination. Notre homme d'affaires travaille en Afrique du Sud, dans le secteur minier, plus exactement dans l'extraction du coltan, ce minerai qui entre dans la fabrication de condensateurs pour les équipements électroniques, comme les téléphones portables. Ce commerce, spécifions-le, est au cœur de la guerre civile qui déchire toujours la République démocratique du Congo.

Pour l'homme d'affaires, cet échange est une véritable épreuve, une douloureuse joute verbale, lente torture où il est placé devant ses nombreux échecs personnels, mais surtout devant sa responsabilité dans la situation désastreuse qui est celle du Congo. Il est question du sort des enfants soldats, du renforcement des inégalités sociales, de la corruption politique et de la scandaleuse indifférence occidentale face aux souffrances de l'Afrique. On voit peu à peu l'homme baisser la garde. S'affaiblir. Laisser tomber le masque. Avouer quelques-unes de ses erreurs. Puis, c'est le coup de théâtre. Le visiteur annonce que son fils, raison de sa présence, celui-là même qu'il disait souhaiter voir le riche industriel prendre sous son aile, est en réalité mort à l'âge de 3 ans.

INTERPRÈTE – Cette année-là, j'ai eu une mauvaise récolte, il a attrapé la malaria et comme il n'avait pas assez de forces, il ne s'en est pas sorti. Si mon fils était encore vivant, il aurait vécu tout ce que je vous ai raconté. Même moi, son propre père, je n'aurais rien pu lui épargner de ce qui l'attendait. Pendant toutes ces années, il n'y avait que sa mère et moi qui regrettions son absence et depuis quatre ans, il n'y a plus que moi. Mais maintenant, vous aussi, vous regretterez son absence quand vous retournerez au Cap.

HOMME – C'est pour ça que vous êtes venu me voir ?

INTERPRÈTE – Je voulais que quelqu'un d'autre que moi regrette l'absence de mon fils. Et vous, vous la regretterez parce que vous avez dit que vous aviez besoin de lui.

HOMME – C'est pour ça que vous êtes venu à Kinshasa ?

INTERPRÈTE – Je suis venu pour pouvoir entendre quelqu'un dire qu'il avait besoin de mon fils et pour avoir l'entière certitude que quelqu'un d'autre que moi regrettera son absence<sup>7</sup>.

7. Tiré du tapuscrit aimablement fourni par le Théâtre de Quat'Sous.



Après moi, le déluge de Lluïsa Cunillé, mis en scène par Claude Poissant (Théâtre de Quat'Sous, 2012). Sur la photo : Marie-France Lambert (Interprète) et Germain Houde (Homme). © Yanick Macdonald.

Difficile de savoir ce que cette rencontre changera dans la vie de l'homme d'affaires. Les plus optimistes diront qu'il quittera cette chambre d'hôtel conscient d'une manière plus intime, plus aiguë, plus insoutenable de la grande exploitation à laquelle il contribue. Chose certaine, le richissime Occidental ne s'en est pas sorti indemne. Le visage de ce vieil homme noir qui lui a rendu visite, sa voix et ses propos, les détails de son terrible destin, tout cela devrait le hanter pour un bon bout de temps.

### **Dissidents**

Inspiré par les écrits sur le progrès de Ronald Wright et ceux de la militante altermondialiste Naomi Klein, la pièce de Philippe Ducros se déroule entre les murs de ce qu'on pourrait imaginer être une cellule d'isolement. Un homme y est retenu. On ne sait pas très bien pourquoi. Il aurait commis

un geste d'éclat, signifié son opposition, fait entendre son cri, signalé sa dissidence, osé s'insurger devant la tyrannie du progrès. « La civilisation... aujourd'hui... si elle s'écroule, alors... c'est le monde qui s'écroule. Pas d'autre île où fuir. Pas d'autre pays à conquérir... Rien. Il faudrait... Il faudrait peut-être... coloniser Mars... ou les lunes de Jupiter<sup>8</sup>... »

Trois personnes viennent tour à tour lui rendre visite. S'agit-il de sa femme ? De sa fille ? D'un psychanalyste ? Ces gens sont aussi insaisissables, aussi énigmatiques que l'homme révolté qu'ils bombardent de questions. On assiste à une vaste séance de torture psychologique, une spectaculaire et méthodique déconstruction de la personnalité. On ne saura jamais si le prisonnier est un monstre, un ignoble terroriste et un tireur fou ou plutôt un héros, un sauveur, un protecteur

8. Philippe Ducros, *Dissidents*, L'instant même, 2012, p. 56.



*Dissidents* de Philippe Ducros, mis en scène par Patrice Dubois. Production du Théâtre PàP, présentée à l'Espace GO en mars 2012.  
Sur la photo : Patrice Dubois et Éveline Gélinas. © Yves Renaud.

du bien commun, quelqu'un qui a une éthique et le courage de ses idées. Peut-être est-il tout cela à la fois. Si la pièce s'affranchit allègrement du réalisme, il reste qu'elle est aussi riche, complexe et paradoxale que le réel, aussi vertigineuse et terrifiante que le monde chaotique dans lequel nous vivons. Est-ce que l'entreprise de cet homme a échoué ? Est-ce que son courage a été vain ? Est-ce que les dissidents, même déterminés, intelligents, réfléchis et philosophes, sont, dans notre société, réduits à l'impuissance ? Serait-ce plutôt la colère qui a fini par l'aveugler ? Une chose est certaine : pour cette bête humaine, la captivité est une épreuve colossale, capitale, voire mythique. De cette descente aux enfers l'homme sort indéniablement transformé, fourbu mais pas dompté. Dans les mots qu'il prononce à la fin du spectacle, on peut entendre un appel inspirant, le souhait d'un retour aux

origines, à un mode de vie primitif, viscéral, préhistorique et qui sait peut-être aussi plus humain.

N'être rien / Que des monstres / Ne plus accepter / Ma bouche / Une cache d'arme / Ne plus accepter / Je veux espérer / Je veux rêver / Aidez-moi / Ne plus attendre / Ne pas s'asphyxier / Se réveiller / Aidez-moi [...] Le volcan / Ptérodactyle / Tout est possible / Même s'en sortir / Même se relever / Espérer / Ne plus parler / Apprendre à voler<sup>9</sup>

Prendre conscience de la gravité de la vie, voilà bien ce que les personnages de ces trois pièces ont eu à faire. Ils ont traversé les épreuves pour en sortir meurtris, blessés, altérés à jamais, mais aussi, en quelque sorte, grandis, plus humains. Et nous avec eux. ■

9. Philippe Ducros, *ibid.*, p. 84-85.